

Catherine d'Aragon cherchait avidement le giron de Rome et se vengeait avec acharnement. La Tour de Londres devint la pièce maîtresse de son échiquier ensanglanté. Elle fit exécuter parents et seigneurs de ses amis. L'ambassadeur d'Espagne et Reginald Pole, le cardinal revenu d'exil, lui donnèrent d'exécrables conseils qui se muèrent en désirs d'assassinat. La reine conservait un visage cireux et renfrogné. Pour échapper à la mort, des anglicans se faufilaient hors les mailles du filet, outre-Manche. L'archevêque de Canterbury, artisan de la réforme qui avait prononcé le divorce d'Henry VIII, ne put fuir que dans la mort. Le jour de son exécution, le 21 mars 1556, Thomas Cranmer commença piteusement une exhortation à obéir à la nouvelle reine, puis il s'interrompit et jura que Mary serait punie. Il s'échappa des griffes des Tudor par le feu.

Dans le village de Stratford, la vie semblait plus douce. John Shakespeare, vingt-cinq ans, continuait à vendre ses cuirs, et sa hardiesse commençait à attendrir Robert Arden de Wilmcote. Mais l'aristocrate mourut et, quelques mois plus tard, John épousa Mary en l'église d'Aston Contlow. Sa femme lui apportait deux propriétés et une part sur le domaine de Snitterfield. John venait de faire un bon placement dans deux maisons de Stratford. Et il avait acquis une belle maison dans la ville haute, qu'il louait auparavant.

— Je vais agrandir mon commerce à l'endroit où moi et mon ami Adrian Quiney avons souvent été mis à l'amende ! lança-t-il à son épouse.

— Et pour quelle raison une telle sanction ?

— On y entassait du fumier !

— Ayez plus d'ambition, maintenant.

Le couple emménagea dans une maison cossue de Henley Street. Et John devint un homme d'affaires à la chance insolente. Il ne ferait pas que coudre des gants, il serait bailli de Stratford et père de nombreux enfants. Pour cela, il vendit de la laine et prêta gaillardement son argent au-delà de l'usure admise. Il violait la loi, l'air satisfait, et oublia les décapitations de « Bloody Mary ». À sa jeune épouse il offrit, pour ses vingt ans, des bas tricotés à l'aiguille et brodés de soie ainsi qu'une nouvelle paire de gants blancs fendus et parfumés. Il étala deux belles peaux d'Espagne sur une barre en bois et songea à ce que lui avait dit l'apothicaire : gants et gantelets

de lecture protégeaient de bien des maladies de peau. Ciste, musc, citron, styrax, cinnamome, camphre, bois de santal, aloès trouvaient leur place dans sa palette odoriférante. On aimait ses gants et l'on commençait à détester la nouvelle reine, même les catholiques.

Charles Quint avait abdicqué et Philippe avait été proclamé roi d'Espagne, puis d'Angleterre. Mary, devenue reine consort d'Espagne, de Sicile et de Naples, restait cependant en Angleterre. Une paix fragile avait été signée avec la France, mais les Français bougèrent leurs pions en terre d'Albion pour renverser Mary. L'ambassadeur Antoine de Noailles fut impliqué dans un complot contre la reine, au moment où Henry Dudley¹ tentait de rassembler une armée en France. Mary se mua en furie. L'ambassadeur français quitta l'Angleterre et le comploteur anglais s'exila. Philippe d'Espagne resta en Angleterre de mars à juillet 1557, pour persuader Mary d'engager une nouvelle guerre contre la France. Elle y était favorable, mais ses conseillers la convinquirent de renoncer : le commerce allait chuter et les mauvaises récoltes n'allaient rien arranger. Le pape Paul IV soutenait le roi de France, Henri II, et, en janvier 1558, le duc de Guise reprit Calais. Les bûchers devinrent le prestige de la fille d'Henry VIII. Sa froideur engendrait des crimes d'une cruauté indifférente. On ligotait les hommes d'un côté, les femmes de l'autre – enceintes ou non, pas de quartier. Le peuple frémissait de peur. Comme pour contrer les flots de sang, Mary Shakespeare acheta de l'étoffe verte et en orna le lit conjugal. John espérait vivement un héritier mâle et taisait son attente en se plaignant de la reine :

- Elle est illégitime et fait fi de tout.
- Et surtout, Bloody Mary n'enfante pas, mon cher John.
- Pour sa défense, si elle n'a pas d'enfant, c'est que Philippe II passe son temps loin de nos verts bocages.
- Elle semble peu faite pour la maternité !

Le duc de Norfolk essaya d'arracher à la reine mourante la décapitation d'Elizabeth, sa demi-sœur protestante. Mais Mary refusa.

1. Sir Henry Dudley (1517-1568), second fils du 3^e baron Dudley et cousin du père de lady Jane Grey. Il connaissait bien la France et s'y trouvait pour renverser la reine en passant par l'île de Wight. Il fut ensuite protégé par la reine Elizabeth I^{re}.

Né d'entre les morts

En novembre, la reine catholique mourut d'une tumeur de l'utérus. Elizabeth écrivit : « Je ressens un regret raisonnable pour sa mort. » Quant à John Shakespeare, il se borna devant sa femme à une simple conclusion :

— La reine nous lègue sa devise : « La Vérité est fille du Temps. » Fais-nous voir la seule vérité qui soit, mon ardente Arden ! Un fils...

Le couple pria pour être exaucé. Mais Mrs Shakespeare ne tomba pas enceinte.

Des enfants en danger

La nouvelle reine était la fille d'Anne Boleyn, et sa vie avait commencé par la décapitation de sa mère – qui avait six doigts à la main gauche. Une rumeur disait qu'elle souffrait de polydactylie, l'autre disait qu'elle avait un sein plus gros que l'autre. Serait-elle maudite, elle aussi ? Son demi-frère Edward était mort tragiquement. Le peuple attendait des miracles de cette Tudor. On l'avait traitée de bâtarde quand son père avait épousé Jeanne Seymour. Elle fut élevée par Catherine Parr, la dernière épouse d'Henry VIII. La « belle-mère », une fois veuve, épousa en troisièmes nocces Thomas Seymour, qui fut, lui aussi, décapité.

— Quelle enfance ! Si son beau-père Seymour l'a réellement abusée, prédit John, elle se vengera sur tous les hommes.

— Seymour a été jugé, exécuté et ses biens confisqués. Notre reine ouvrira l'Angleterre au monde. Elle parle toutes les langues, en plus du cornique, du gallois et de l'irlandais ! Elle fait déjà converger vers elle tous les espoirs. Tu savais que mes ancêtres Arden étaient proches des Parr, donc de la famille royale ?

— Je songe plutôt à un héritier...

John et Mary attendaient en vain un enfant, tandis que leur reine restait vierge, telle une divinité. Désormais le gantier, devenu commissaire de Stratford-upon-Avon, empêchait les querelles inutiles et décidait des amendes. Il visait la place suprême : celle de maire, pour qu'on l'appelle *master*, « maître » – maître gantier, maîtres des gens. Son père, Richard, attendait de voir sa bru enceinte pour le saluer.

Mary et John se permirent de flambants interdits. Leurs corps se découvrirent sous le lin, la laine et la soie, et l'épouse montra enfin des signes de gravidité. John apprendrait à son fils à palper les pièces de cuivre et l'or des peaux. Il joua avec des pièces d'or consacrant l'union de Marie Stuart avec le dauphin de France. Ainsi s'exprimait l'Histoire sous ses doigts. L'argent disait le temps passé et à venir. Les persécutions avaient duré de 1555 à 1558, épargnant Stratford. Mary les évoquait avec colère :

— Pas de pitié hier, pas de pitié aujourd'hui !

— Ni demain. Avec Mary Tudor, j'avais honte d'être catholique. Maintenant, nous devons feindre d'être anglicans car la haine va déferler, acquiesça John, l'air consterné.

John et Mary ressemblaient à deux moineaux vibrant de froid, blottis sous la neige. Après les peurs, les étreintes... Mary n'était pas prude. Après quelques mois, elle se sut vraiment enceinte, et qu'Elizabeth I^{re} serait davantage protestante que catholique, plutôt dirigeante qu'attentiste. On colportait qu'elle se méfiait des bigots, des traîtres, mais qu'elle aimait le théâtre. Mary souhaita de toutes ses forces que la reine rousse rompe la malédiction des Tudor, qu'elle soit une fausse puritaine et non pas un « homme sans pitié ». Quant à elle-même, Mary se promit d'être une mère aimante.

La délivrance se fit attendre, puis l'accoucheuse brandit une délicate Joan. Née en 1558, l'enfant ne vécut que deux mois. Le désespoir souda le couple Shakespeare dans le silence du deuil. Il fallait qu'un nouvel enfant arrive, vive et babille dans leur belle maison.

Seules les fleurs semblaient faire son éloge et les nuages livides la fuyaient à l'horizon. La reine Elizabeth savait intimement qu'elle sombrait en amour pour Robert Dudley, le frère du malheureux Guildford. Il ne ressemblait en rien à cet adolescent qu'on avait escorté à Tower Hill avant de l'exécuter en public¹. Robert incarnait la vie : le printemps ! Sa prestance, son goût des belles choses attiraient la reine vers cet homme marié. L'épouse, Amy Robsart, souffrait d'une tumeur au sein. Elizabeth I^{re} s'en réjouit et fit savoir que si la maladie emportait la pauvre Amy, elle

1. Le même jour que la jeune reine lady Jane, le 12 février 1554.

épouserait bien volontiers son veuf, qu'elle aimait avec passion. En septembre, Amy glissa dans l'escalier de Cumnor Place. La veille, elle avait renvoyé toute sa domesticité. Une commission d'enquête voulut savoir pourquoi elle était restée seule au château. Et pourquoi Dudley, le favori de la reine, ne semblait pas surpris par sa fin... Les nouvelles se propagèrent jusqu'à Stratford. Même Mary Shakespeare s'interrogea :

— Il paraît que le conseiller de la reine, William Cecil, aurait dit : « Le cancer l'aura tuée. Majesté, songez à prendre mari. Sinon vos ennemis diront Robert Dudley coupable d'un meurtre. »

— Mary, tu crois que c'est Robert qui a assassiné sa femme ?

— Il fait un beau veuf, mais on n'épouse pas un meurtrier. Il est entaché de soupçons.

— La reine a maintenant l'embarras du choix. Les prétendants vont affluer comme feuilles au vent !

— Mais Dudley, notre voisin, est son favori.

L'amant royal, au chapeau noir serré au front, à la fraise blanche, au bustier lie-de-vin, embarrassait soudain la reine. Mrs Shakespeare, tout en pliant les chemises du gantier, s'imaginait la reine parlant à son conseiller, sans se douter qu'elle était proche de la vérité... Elizabeth recherchait la discrétion absolue car bien des pairs s'opposaient à son union avec Robert, en particulier Nicholas Throckmorton. William Cecil, baron Burghley¹, s'empourpra face à la reine :

— Même converti à la réforme, votre « Robin » a trop d'ascendant sur vous.

— Nous songeons à l'envoyer en Écosse ou comme ambassadeur en France... Elle n'avait que vingt-huit ans.

— Qui, Votre Majesté ?

1. William Cecil, baron Burghley (1520-1598). Converti au catholicisme sous Mary Tudor, il fut le principal secrétaire de la reine Elizabeth et le trésorier de la Couronne. Il devint le plus farouche adversaire de Marie Stuart. Concernant les lois antipapistes, il ne souhaitait pas « tuer les catholiques, mais les contraindre, sans jamais leur faire confiance ». Cecil a surtout contribué à l'essor économique de l'Angleterre.